

SANTÉ

La vérité sur le cancer du sein

*Pour le toxicologue André Cicoella,
auteur de "Cancer du sein. En finir
avec l'épidémie", les autorités des pays
développés sous-estiment totalement
les facteurs environnementaux
(substances chimiques, pollution...)
dans l'explosion de cette maladie*

♻️ PROPOS RECUEILLIS
PAR ARNAUD GONZAGUE
ET BÉRÉNICE ROCFORT-GIOVANNI

en partenariat avec

franceinfo:

FOCUS

PROFESSION,
LANCEUR
D'ALERTE

André Cicolella est le cauchemar des industriels. Et des pouvoirs publics. Depuis trente ans, ce chimiste toxicologue, infatigable et opiniâtre, lance l'alerte. Avec lucidité. Ainsi, dans les années 1980, il a été parmi les premiers à démontrer les risques de bronchites chroniques pour les mineurs. Puis il a bataillé pour faire reconnaître cette affection respiratoire comme une maladie professionnelle. Par la suite, il a pointé les effets nocifs des éthers de glycol sur les salariés de l'industrie. Et c'est encore lui qui a réussi à obtenir l'interdiction du bisphénol A dans les biberons et celle du perchloréthylène dans les pressings. L'alerte qu'il lance aujourd'hui, au sujet de l'augmentation vertigineuse des cancers du sein, mérite donc l'attention. Son analyse repose sur des faits incontestables, les données de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) sont formelles : les femmes habitant dans les pays les plus riches et les plus développés ont infiniment plus de risques d'être victimes de cette maladie que celles qui vivent dans les pays en voie de développement. Le cancer de la prostate obéit aux mêmes statistiques. Revers de la fortune, si l'on peut dire, des sociétés occidentales. Tribut chèrement payé, selon André Cicolella, à notre environnement moderne pollué par des milliers de molécules chimiques. Pour autant – dit-il dans l'interview qu'il nous a accordée –, il ne faut pas se résoudre à cette fatalité. Nous pouvons, si nous en avons la réelle volonté, inverser cette tendance. Encore faut-il déjà avoir pris conscience du risque.

MATTHIEU ARON

STÉPHANIE DE BOURGIES/PHOTONSTOCK/APP - GILLES ROLLE/REA

Ce n'est pas une inquiétude, mais un véritable cri d'alarme que pousse André Cicolella dans son essai « Cancer du sein. En finir avec l'épidémie » (publié aux Petits Matins le 3 octobre). Ce chimiste, toxicologue, prof à Sciences-Po et qui fut notamment à l'origine de l'interdiction du bisphénol A dans les biberons, déploie une batterie de statistiques qui a de quoi faire frémir : elle révèle que le cancer du sein, premier cancer chez les femmes occidentales depuis un demi-siècle, est dû, dans des proportions importantes, à des substances toxiques présentes dans notre environnement. Et que les autorités sanitaires ne font pas grand-chose pour les combattre.

Vous parlez d'une « épidémie » de cancers du sein. Ce mot n'est-il pas un peu fort ?

Non, pas du tout. L'Organisation mondiale de la Santé (OMS) parle de « *défi mondial d'ampleur épidémique* » quand elle évoque les maladies chroniques, dont le cancer du sein fait partie. Et regardez les données : tous pays confondus, le nombre de cancers du sein a doublé entre 1975 et 2000. Ces chiffres proviennent de la très sérieuse étude parue dans le journal de l'Association médicale américaine. C'est le premier cancer féminin au monde, provoquant près de 465 000 décès en 2013. Et cette proportion va encore doubler entre aujourd'hui et 2030 ! En France, en 1980, ce cancer touchait 21 000 femmes. Aujourd'hui, elles sont presque 49 000. Qu'est-ce, sinon une épidémie ?

Cette augmentation n'est-elle pas simplement due au vieillissement des populations et à un meilleur dépistage ?

Ces deux facteurs sont réels, mais bien insuffisants pour expliquer son ampleur. C'est vrai que l'espérance de vie a augmenté, mais le vieillissement n'explique que 38% du doublement de cancers du

sein constaté depuis 1990. Quant à l'« effet dépistage », cet argument ne tient tout simplement pas la route. Par exemple, en France, le dépistage du cancer du sein, avec une campagne bien organisée de mammographies, remonte à 2004. Sauf que la croissance spectaculaire de ce cancer date d'au moins... 1950. En Norvège, une étude montre que, depuis soixante ans, le cancer du sein a explosé dans des proportions similaires chez toutes les Norvégiennes, quel que soit leur âge, alors que seule les femmes de 50 à 69 ans sont concernées par le dépistage. Même en ajoutant à ces calculs tous les dépistages « privés » [qui ne relèvent pas d'une campagne nationale, mais de l'initiative individuelle des femmes, NDLR], cela ne peut expliquer l'envergure du mal.

Les jeunes femmes sont aussi très touchées...

Oui, elles payent un lourd tribut à cette maladie. En 2012, 22% des Françaises qui souffraient d'un cancer du sein avaient moins de 50 ans. Et rendez-vous compte qu'entre 30 et 44 ans, une femme court quatre fois plus de risques de mourir de cette pathologie que d'un accident de la route ! Pour ne rien arranger, ces jeunes femmes sont souvent frappées par des formes très agressives de la maladie, comme par exemple un cancer du sein de nature inflammatoire très grave, mais d'ordinaire rare.

Au-delà des chiffres, pourquoi dites-vous que les autorités sanitaires ne prennent pas la mesure de ce fléau ?

Il suffit de jeter un œil sur la dernière brochure « Les Cancers en France » éditée par l'Institut national du Cancer (Inca), l'organisme qui coordonne la lutte contre le cancer dans notre pays. Elle met en cause la consommation de tabac, l'alcool, le travail de nuit et, un peu, la surcharge pondérale... Mais rien sur les substances chimiques qui se trouvent dans notre environnement : elles s'appellent phtalates, bisphénol, parabènes, PCB, composés perfluorés... Elles sont massivement employées par les ➡



ANDRÉ CIOLELLA

est chimiste toxicologue, ancien conseiller scientifique à l'Ineris et enseignant en santé environnementale à Sciences-Po Paris. Il préside l'association Réseau Environnement Santé (RES).